

DOSSIER

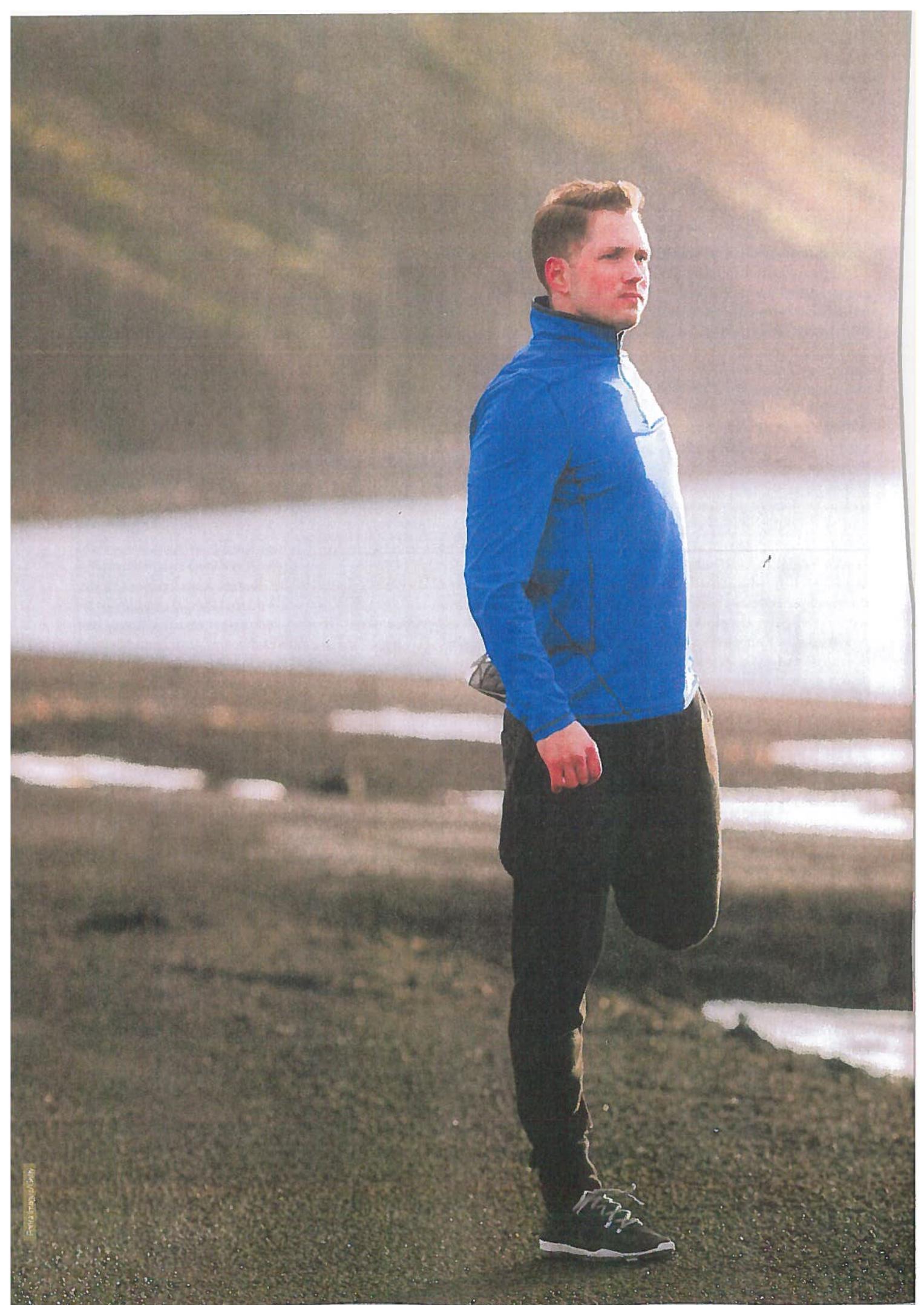
Le sport, une philosophie ?

« **J**e cours donc je suis. » Pour paraphraser René Descartes, le sport suscite de nos jours un engouement auquel il est difficile d'échapper. De l'amateur au professionnel, du privé au public, de l'Antiquité à nos jours, l'activité physique a toujours caractérisé l'être humain. Nos ancêtres des sociétés de chasseurs-cueilleurs la pratiquaient sans même y penser. Aujourd'hui, il faut parfois se forcer à bouger pour éviter la sédentarité et rester en bonne santé. S'il était encore parmi nous, Cro-Magnon s'en étonnerait, lui qui parcourait des kilomètres pour survivre ! Être sportif, c'est vouloir s'améliorer. Mais dans quel but ? La philosophe Isabelle Queval esquisse différentes explications à travers les réflexions de penseurs au fil des siècles (p. 34). De multiples raisons que les sciences humaines tentent de comprendre (Jean-François Dortier, p. 36).

Le sport est devenu un mode de vie. On y prend vite goût. Gare à la dépendance ! C'est la bigorexie. Le psychologue Dan Véléa en explique les ressorts (p. 44). L'activité physique s'apprend à l'école, mais pourquoi et sur quels critères l'évaluer ? Les performances, les techniques acquises ? Claire Pontais apporte des réponses (p. 40). Source de vocations chez les jeunes, seule une poignée d'entre eux peuvent devenir professionnels, après une sélection exigeante et une formation intensive que décrit le sociologue Julien Bertrand (p. 46).

Parce qu'il attire les foules, le sport est convoité par les politiques (Clément Arambourou, p. 52) et l'économie, au point parfois de faire disparaître le suspens de la compétition, remarque Christian Bromberger (p. 48). Objet de mode, source de passions, il peut conduire jusqu'à la haine de l'autre (Dominique Bodin, p. 50) et susciter la critique (Nicolas Oblin, p. 39). ■

DOSSIER COORDONNÉ PAR MAUD NAVARRE



Le sport nous rend-il meilleurs ?

L'activité sportive est-elle toujours bénéfique ?
Tout dépend de ce que l'on recherche à travers elle :
performance, équilibre ou maîtrise de soi.

ISABELLE QUEVAL

Philosophe, maître de conférences à l'université Paris-V, elle a publié *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Gallimard, 2004, *Le Corps aujourd'hui*, Gallimard, coll. « Folio », 2008, et *Le Sport. Petit abécédaire philosophique*, Larousse, 2009.

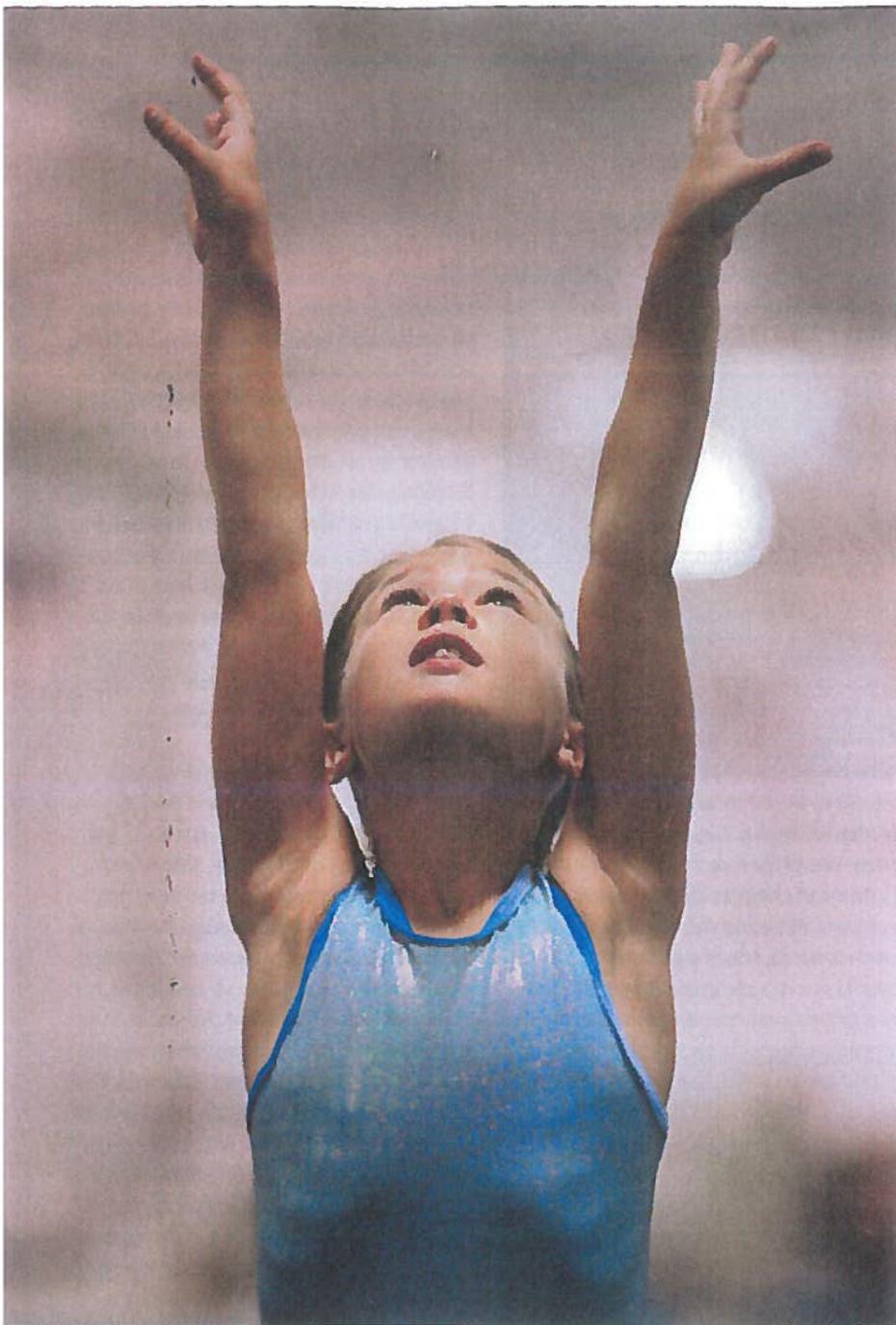
Difficile d'échapper au sport ? À l'heure où les grands marathons internationaux rassemblent des milliers de pratiquants, où la télévision diffuse en continu du spectacle sportif, où le sport labellise nombre d'objets ou activités qui se passent hors des terrains - parfums, voitures, attitudes, difficultés de l'existence -, jusqu'au « sport en chambre », on se dit que le sport est plus que jamais, et selon la formule de Marcel Mauss, un « fait social total ». Pour autant, on rappellera par précaution sémantique que toute activité physique n'est pas du sport, plus encore que le sport médiatisé n'est pas tout le sport. D'une part, le sport au sens strict est une activité née au 19^e siècle d'une volonté de réforme pédagogique et morale, qui s'incarna dans la compétition institutionnalisée encore en vigueur aujourd'hui ; ce qui exclut à ce titre la montée d'escaliers ou le jardinage. D'autre part, le sport médiatisé rend compte du sport de haute compétition, sphère à part à tous points de vue, à distinguer tout autant de la tradition des gymnastiques et de l'éducation physique que du sport loisir. Ces distinctions importent pour comprendre l'intérêt que chacun porte au « sport », et les bénéfices éventuels qu'il peut en espérer. Cinq heures de natation par semaine pour entretenir sa santé ou quarante heures pour devenir champion olympique ne

supposent pas les mêmes attentes ni les mêmes effets. La différence de degré devenue différence de nature interroge ainsi sur les « bienfaits » du sport. Puisqu'il connaît un tel engouement et est prescrit par la médecine, puisqu'il faut s'imaginer sportif heureux pour paraphraser Albert Camus, mais aussi parce que le champion est un héros des mythes modernes, on se demandera si et en quoi le sport nous rend-il meilleurs, et ce que peut signifier dans nos vies cette bonification. Vertu morale, réussite sociale, fantasme hygiéniste, accomplissement spirituel ? Aux finalités multiples de l'exercice physique depuis l'Antiquité - militaires, médicales, pédagogiques, compétitives - répond ici l'équivocité du « meilleur ». Car « meilleur » que qui et que quoi ? On pressent qu'entre la connotation morale qui incline vers l'intériorité et l'expression d'une performance qui suggère la rivalité, ou de l'idéal coubertinien, empreint de culture antique, aux objets connectés de la forme 3.0, existe une gradation de pratiques, et de réponses. *Quid* de nos motivations pour aller courir le dimanche ou sur un tapis

de course, pour se risquer au trail ou au marathon ? Que révèle cette passion des compétitions et des records qui nous font nous surpasser ou nous rivent à nos écrans ? Pourquoi mesurer son activité sportive ? Pourquoi se faire mal, enfin, mais invoquer « au bout de l'effort » le plaisir ressenti ? Laboratoire du social, le sport l'est aussi indéniablement d'une expérience existentielle qui confronte à soi et à « ce que peut le corps (1) ». Ce sont ces variations que nous interrogeons ici, pour cerner les types d'excellence possibles et leurs sens, au cœur d'une activité protéiforme.

1 Ambivalence de l'excellence

L'Antiquité grecque n'est pas seulement la source lointaine des Jeux olympiques, elle renvoie à la question fondamentale des sens de l'excellence : exploit héroïque ou juste mesure. Dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssee* d'Homère, textes pour une part conséquente d'inspiration « sportive », l'excellence (*arête*) signifie la grandeur. La supériorité, fondée sur la victoire, participe en quelque façon au divin, vertus morales et physiques concourant à l'exceptionnel statut des héros de la guerre ou des athlètes vainqueurs. Être excellent, c'est donc être le meilleur, et nul doute que l'entraînement physique a toute sa part dans ce privilège conquis. Chez Aristote, en



Michael Krassowitz/Getty

revanche, point d'héroïsme athlétique, mais une autre vision de l'excellence. Dans *Éthique à Nicomaque*, elle signifie la juste mesure, un « juste milieu relatif à nous » (2). Autant dire que la prudence conditionne la sagesse, ce qui ne signifie pas que cette dernière se livre au tout-venant. L'excellence suppose le moment précis et rare de l'action (*kairos*), dont la métaphore est celle de l'archer touchant sa cible. Elle donne une vision sélective,

aristocratique – c'est son point commun avec l'excellence homérique –, esthétique aussi de la juste mesure. Point d'apologie de l'excès ou du surhomme dans cette vision, ni de la domination de quelques-uns sur d'autres, mais une culture de l'équilibre, de l'harmonie en soi et avec la nature, dont on retrouve le pendant médical dans l'œuvre d'Hippocrate. Deux conceptions de l'excellence qui forgent une ambivalence phi-

losophiquement féconde, celle du bien et du mieux, de la limite et de l'illimité, de l'équilibre et de l'excès, de la santé et de la performance, de l'accomplissement et du dépassement, pour définir le « meilleur ». Or cette ambivalence s'incarne de manière emblématique dans l'histoire des gymnastiques, de l'éducation physique et du/des sports. Cette histoire a toujours oscillé entre des finalités qui visaient l'équilibre et la santé et d'autres qui visaient la performance et le dépassement de soi. Aussi être « meilleur » peut-il vouloir dire être « bien », dans une progression physique ou psychologique dont on est soi-même comptable, ou être « mieux » dans un effort de dépassement de soi-même ou des autres. Nuance subtile et parfois hiatus : ainsi, de par sa culture de l'excès et l'intensité des « charges de travail », le sport de haut niveau rompt-il avec toute idée de juste mesure. Certains athlètes aux corps hypertrophiés, blessés, dopés, déprimés, ou aux reconversions désastreuses en témoignent.

2 Quand être meilleur signifie s'améliorer indéfiniment

Le monde grec concevait le dépassement de soi dans des limites normatives infranchissables, celles de la loi, du cosmos et du divin. Il ne le concevait pas comme nous le concevons nous, ou il ne le théorisait pas comme une idée-force. « Se dépasser à l'infini » n'était pas un concept, d'abord parce que sur l'infini primait le fini, le complet, l'achevé et donc le parfait, ensuite parce que c'eût été outrepasser les limites naturelles, ou agir « contre-nature », projet inconcevable pour l'homme sauf folie. Aussi la notion de performance est-elle très relative ici à ce que des ordres extérieurs autorisent. Tout autre est bien sûr le contexte de la modernité. Les révolutions copernicienne et galiléenne, le défi cartésien de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature (3) », puis l'extraordinaire fécondité – pédagogique, médicale et politique – à la charnière du 18^e et du 19^e siècle de l'idée ►

POURQUOI COURT-ON ?

Psychologie, sociologie, philosophie... Chaque science humaine a une explication de ce qui nous pousse à chausser les baskets.

Au premier marathon organisé en France en 1975, il y avait 130 coureurs inscrits. En 2015, ils étaient plus de 40 000 coureurs à s'aligner au départ du marathon de Paris. En une génération, la course à pied est devenue un phénomène de masse. Du joggeur du dimanche aux pratiquants des grands trails extrêmes (les 160 km du tour du mont Blanc), après quoi tous ces gens courent-ils ? Pourquoi cet engouement pour la course à pied ? Plusieurs explications s'affrontent pour tenter de cerner le phénomène.

■ Retrouver ses racines Psychologie évolutionniste

Les humains sont « nés pour courir » : telle est la thèse défendue par un certain nombre d'auteurs (*Born to Run*, Christopher McDougall, *Why We Run. A natural history*, Bernd Heinrich). Cette thèse s'appuie sur l'argument que les chasseurs-cueilleurs devaient courir pour attraper leur proie. La « chasse à l'épuisement » pratiquée par plusieurs tribus consiste à épuiser des proies (antilopes par exemple) qui sont très rapides mais résistent mal à l'effort prolongé. Courir serait donc un instinct naturel (les enfants adorent courir), inhibé par un mode de vie sédentaire et qui retrouve aujourd'hui ses droits. Courir, c'est donc retrouver ses racines archaïques de chasseur-cueilleur : telle est la thèse de la psychologie évolutionniste sur laquelle se greffe aujourd'hui une « mode paléo ».

■ Se faire du bien Psychologie de la santé

Nombre de personnes commencent à courir pour perdre du poids ou lutter



Emiliano Gramado/Redux/Rea

contre le stress. La recherche du bien-être physique serait donc une motivation première pour chausser ses baskets et se mettre à courir. Les études sur la santé confirment, de fait, que le sport a des effets bénéfiques, tant physiques que moraux. L'activité physique protège de nombreuses maladies et de l'obésité, améliore le sommeil et procure un état de « forme » générale dans la vie quotidienne. Sur le plan moral, la course, comme la marche, est un bon antistress qui diminue l'anxiété. Enfin, des études récentes montrent même que la course améliore les performances cognitives et contribue à réduire leur déclin avec l'âge.

■ Courir avec et contre les autres Sociologie du sport

La sociabilité est un puissant motif de la pratique sportive. Tous les pratiquants le savent : on maintient d'autant mieux une activité sur la durée que l'on n'est pas seul. L'entraînement régulier est stimulé par les effets d'émulation que sont les

clubs, les sorties entre amis. Courir ensemble, c'est aussi l'occasion de parler, de se raconter, de rire, de s'amuser. C'est aussi l'occasion de se confronter et de se défier. Dans *Les Enfants d'Achille et de Nike* (1995), l'ethnologue Martine Segalen a décrit cette sociabilité des coureurs de fond, ses rituels (le choix de la tenue pour courir, la douche), la griserie de la compétition, la convivialité des groupes de coureurs ou d'amis partageant la même passion...

■ Se dépasser Philosophie de la course

La course à pied est une épreuve qui exige effort et souffrance. L'épreuve peut sembler absurde si on mesure l'effort au résultat : aucun gain, si ce n'est symbolique (classement et record personnel) qui n'a de valeur que pour soi. D'où vient donc ce besoin de se faire du mal pour atteindre des buts aussi dérisoires ? Éthique de la performance propre à des personnalités ascétiques ? Volonté de puissance ? Héroïsation de son existence ? Quête quasi mystique du dépassement de soi ? Philosophes et écrivains se sont interrogés sur les mobiles profonds de la course à pieds (*Petite bibliothèque du coureur*, Bernard Chambaz, 2014). Il y a aussi une dimension existentielle dans la course où l'esprit et le corps nouent un étrange dialogue (*Courir. Méditations physiques*, Guillaume Le Blanc, 2012), quand une part de soi impose à son corps de faire fi de la douleur et de la fatigue pour continuer à courir (*Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, Haruki Murakami, 2009). ■

JEAN-FRANÇOIS DORTIER

► de « perfectibilité », conduisent au projet d'une amélioration, pour l'individu et pour l'espèce, de l'humain. Le progrès devient potentiellement illimité – inversions des valeurs entre fini et infini –, la nature une chose transformable, et la mesure chiffrée – par les statistiques et les machines graphiques – l'étalon-or de ce processus. C'est dans ce contexte que naît le sport moderne – au sens strict – au milieu du 19^e siècle. Il s'est d'abord voulu un projet pédagogique initié à des fins politiques par Thomas Arnold qui prend la direction du collège de Rugby

◆
*Dès la fin du 19^e siècle,
 le sport devient une
 activité de laboratoire.*
 ◆

en 1828. Sous la forme du « football-rugby », puis du « football », le jeu sportif est alors paré de vertus morales qui sont aussi des valeurs d'ordre et de hiérarchie sociale interprétées comme méritocratie : développer le *self government*, le respect d'autrui, la solidarité, l'émulation, le dépassement de soi. Son succès ne tarde pas. Il multiplie les sports et les exporte hors de l'Angleterre, séduit des observateurs tels que Pierre de Coubertin ou Hippolyte Taine, et finalement consacre la compétition sportive comme mode de loisir privilégié, outil pédagogique et bientôt spectacle universel au 20^e siècle. Nul doute que l'enjeu moral est central. Le sport rend meilleur parce qu'il promet des vertus que l'on dira ensuite être spécifiques. Il convient aux aristocrates, à la bourgeoisie montante qui adoube sa méritocratie, autant qu'aux masses laborieuses qui canalisent ainsi leur énergie tout en la décuplant. Instrument de l'ordre social, le sport contribue au patriotisme et à la formation de la jeunesse, à l'heure où l'Europe est menacée par les guerres. Il sert aussi les intérêts

hygiénistes, mais P. de Coubertin insistera sur ses aspects ludiques et pédagogiques *a contrario* des gymnastiques de maintien telle la gymnastique suédoise. Cette embellie, pourtant, recèle des fractures théoriques. La première naît d'avoir fondé le sport sur le dépassement de soi à une époque où l'amélioration de l'humain cherche sa concrétisation anthropotechnique. Dès la fin du 19^e siècle, à la station de physiologie du parc des Princes notamment, le sport devient une activité de laboratoire, comparable aux recherches menées sur la productivité au travail. Ergonomie des corps à l'usine et au stade, promotion d'un évolutionnisme schématique avec pour emblème le record, la scission s'opère entre l'idéal d'une éducation foncière et globale qu'incarne l'« éducation physique » et l'hyperspécialisation compétitive qui définit le « sport » (4). « Devenir meilleur » a dès lors pour essence la devise des Jeux olympiques : « *Plus loin, plus haut, plus fort.* » La deuxième fracture est contenue en germe dans le sport de compétition, P. de Coubertin la pressent quand il évoque « *la liberté d'excès* » (5) qui définit le sportif. Ainsi, le « sport de haut niveau » naîtra dans les années 1960 de

l'intensification des charges d'entraînement, de la mondialisation et de l'hypermédiatisation des compétitions, de la professionnalisation des athlètes, de la médicalisation systématique et sophistiquée de leur préparation. La performance physique se veut sans limites, son empire est celui du chiffre. Désormais, le sport de haut niveau n'a plus rien de commun avec le sport de masse, il évolue dans une sphère où tous les paramètres sont optimisés – matériels, matériaux, techniques gestuelles, suivi médical, diététique, psychologie, dopage – au point de faire du champion un prototype humain. Comment ne pas voir, dans ce souci obsessionnel de l'amélioration, un avatar de l'idéologie des Lumières, et plus généralement de la modernité ? Mais comment ne pas être convaincu aussi, au vu du moment clé de la victoire, qu'il y a de l'accomplissement dans cet extrême dépassement, une manière d'accéder à soi, de se grandir, de « s'élever » comme l'avait prôné P. de Coubertin ? La victoire est ambiguë dans sa part de consécration objective – le résultat – et d'expérience subjective – bonheur et insatisfaction, extase et manque. L'idée de perfectibilité a quant à elle évolué, du concept d'un ►



Entraînement de foot en Allemagne durant les années 1930.

FPG/Getty

► affranchissement moral et politique chez Jean-Jacques Rousseau, à celui d'un perfectionnement biotechnologique de l'homme, dès le 19^e siècle avec Auguste Comte, et jusqu'à nous. Le sport d'élite traduirait alors, à l'ère technoscientifique, cerève d'une surhumanité.

3 Maîtrise et conscience de soi

La « sportivisation des mœurs et des corps » à l'œuvre aujourd'hui emprunte grandement à la capitalisation sur soi et sur son temps décrite par Max Weber. Si « le temps, c'est de l'argent », c'est aussi indéniablement, de la forme, de la santé, de la performance et de la lutte contre le vieillissement. Cette vision capitaliste de nos efforts et des bénéfices attendus s'illustre dans le succès des objets connectés et en particulier des bracelets « traqueurs d'activité », icônes du *quantified self*. Fascination pour l'automesure, reflet des obsessions contemporaines concernant la quantification, l'évaluation, mais aussi le contrôle de soi, le *quantified self* renouvelle l'adage « le sport, c'est la santé » en promouvant l'amélioration constante de soi. Chaque jour, comptabiliser le moindre

de ses gestes, obéir aux alertes « levez-vous! », s'inscrire dans des communautés « actives », et comparatives. Même dans le métro, nous sommes incités à marcher pour faire nos 10000 pas quotidiens, indice de sédentarité. Une nouvelle ère s'est ouverte, démocratisant l'observation infinitésimale de sa santé, autrefois réservée aux sportifs d'élite ou aux médecins. La mise en mesures rêvée par le 19^e siècle trouve-t-elle là un triomphe inédit ? Doit-on valoriser ou craindre les utilisations médicales de ces dispositifs d'(auto)surveillance ? Peut-on aussi imaginer, *a contrario* de toute dataphobie, une meilleure connaissance de soi, voire une « amitié » avec soi (*philia*) se développer à partir de l'attention constante portée à son effort physique ? L'idée d'une articulation entre cette vie algorithmique promise et un approfondissement du sens intime n'est pas absurde et mérite d'être creusée.

En outre, si le dépassement de soi est l'essence du sport de haut niveau, ce dernier n'en a pas le monopole. Quiconque a une pratique physique même modeste, quiconque s'est pris au jeu d'une partie de tennis ou de football acharnée, ou laissé tenter par un saut en parachute,

a pu faire cette expérience troublante, et possiblement addictive: imposer la volonté à la fatigue, à la peur, à la douleur, à l'indolence, au renoncement, au quant à soi d'un certain confort corporel et psychique, et continuer « plus loin, plus haut, plus fort » pour rallier une

◆
*D'une certaine façon,
je suis
paradoxalement
« plus fort(e) que moi ».*
◆

autre rive. Qu'il prenne pour forme la victoire ou tout simplement l'expérience de l'effort, parfois ultime tel celui de l'apprenti marathonien qui en termine avec son défi, le dépassement de soi se traduit par une découverte: je ne m'en pensais pas capable et je l'ai fait ou j'en rêvais mais tout restait à prouver, à me prouver. D'une certaine façon, je suis paradoxalement « plus fort(e) que moi », d'où la formule sans doute impropre de « dépassement des limites ». Par là, le dépassement de soi a part liée, non seulement avec l'expérience de l'effort, l'expérience de ses propres limites physiques et psychiques, mais aussi avec la connaissance de soi. Ce qui peut relever de « l'effraction de sa propre normalité (6) » dans l'intensité du sport de haut niveau, est aussi une expérience fondamentale qui s'offre à tous, et fascine: cet élargissement de la connaissance et reconnaissance de soi, cette conscience de soi qui se réalise au travers de l'effort physique. Au-delà des mécanismes physiologiques à l'œuvre dans l'effort intense et/ou prolongé - production d'adrénaline et d'endorphines notamment, les fameuses « hormones du plaisir » - et de leur interaction avec le psychisme, le dépassement de soi révèle une vérité théorique au cœur du « sport » au sens



Antonio Sabar/Getty/Cultura RM

« Redécouvrir le jeu »

Dans votre dernier essai, vous dénoncez la pratique sportive. Pourquoi ?

Le sport rend docile. Il est souvent convoité par le pouvoir politique, en particulier fasciste et totalitaire, car il évite la pensée et le travail intellectuel en déchargeant toute l'énergie dans la recherche de sensations qui confortent le plaisir d'exister.

Aujourd'hui, l'institution sportive accélère la crise : les compétitions internationales provoquent des catastrophes politiques, environnementales, économiques, sociales. Les Jeux olympiques d'hiver dans la station balnéaire de Sotchi en 2014 en témoignent.

Le sport amateur se distingue-t-il du sport professionnel ?

Évidemment, ce ne sont pas les mêmes contraintes, mais les principes demeurent identiques. La logique du sport est une logique de progrès qui pousse les individus à s'entraîner toujours plus.

Que faire ?

Il est nécessaire que l'on redécouvre le jeu. Le jeu valorise la narration, l'invention collective et l'interprétation du monde contrairement au sport obsédé par la performance et la compétition. L'important, c'est la relation à soi et à l'autre, ce que l'on invente ensemble à un moment donné. On est l'auteur collectif du jeu, pas simplement le sujet d'un système qui nous dépasse comme dans le sport. ■



NICOLAS OBLIN

Docteur en sociologie, directeur de rédaction de la revue *Illusio* et enseignant spécialisé auprès d'enfants en grande difficulté scolaire, il a publié *Pourquoi nier le mal sportif ?* (Le Bord de l'eau, 2015).

PROPOS RECUEILLIS PAR MAUD NAVARRE

le plus large : l'effort appelle le dépassement de l'effort. Cette vérité rappelle évidemment l'affirmation majeure de Pierre Maine de Biran : toute conscience de soi est une conscience du corps qui est immédiatement résistance et qu'il s'agit donc de dépasser, par l'effort. De la sorte, par les questionnements qu'il induit sur la nature de l'effort en tant qu'accomplissement (de ce qui est déjà dans son être), ou dépassement (créer du neuf), Maine de Biran anticipe une phénoménologie de la compréhension de l'effort physique et sportif comme élargissement de l'être, ou du soi. Être meilleur, c'est donc aussi mieux se connaître et nul doute que l'expérience du sportif – s'entraîner, refaire, plier le corps à une discipline, travailler des automatismes, expérimenter cette temporalité spécifique de l'effort qui projette par définition hors de l'instant –, au-delà de l'articulation ambivalente entre le plaisir et la douleur, contribue à cet avènement. Il est une autre pratique corporelle qui s'apparente à ce projet de connaissance de soi à partir du corps, mais avec une temporalité tout autre et sans désir de performance, il s'agit de la méditation de pleine conscience (*mindfulness*).

Ainsi, « *ce que peut le corps* », comme le dit Baruch Spinoza, est d'une diversité kaléidoscopique, avec cette constante que l'effort physique déploie l'être, à l'image du pas qui, dans la marche ou la course, semble déplier la pensée. Nullement étanche aux préoccupations et discours de son temps, le sport est même probablement défini par eux. Aussi n'est-il pas étonnant qu'aux vertus traditionnelles qui lui sont conférées, à tort ou à raison, dans le domaine de la formation morale, viennent aujourd'hui s'adjoindre l'objectif de santé, de performance ou de jeunesse éternelle. Le sport ne « rend pas meilleur » *a priori*, de par des qualités intangibles, mais s'il rend possible cet accomplissement, dont chacun jugera des critères, c'est sans doute parce qu'il scénarise notre rapport au corps. Au cœur de ce scénario, surgissent des questions philosophiques et existentielles – sens de l'excellence, de l'effort, de la

santé, du plaisir et de la douleur, de la puissance et de l'impuissance, de la corporéité –, des questions sociales – valeurs de la performance et de la compétition, du dépassement de soi, du mérite –, ou encore scientifiques et politiques sur l'amélioration de l'humain et l'évaluation sophistiquée de ses aptitudes. Le sport propose une expérience singulière d'immersion dans la résistance matérielle qu'offre le corps à la créativité propre de chacun. La notion d'automatisme est ici une notion clé puisqu'elle révèle notre expérience intime de la liberté et de l'aliénation. Il s'agit de s'exercer, indéfiniment, pour gagner une sensation fugace d'aisance et de grâce. Faire du sport, c'est donc toujours un peu sortir de soi mais

pour mieux se trouver, se reconnaître et élargir son champ de conscience. Ce qui est une possibilité somme toute autant spirituelle que physique de s'améliorer. ■

(1) Baruch Spinoza, *Éthique*, 1677, rééd. Hachette/BnF, 2013.

(2) Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 350 av. J.-C., rééd. Vrin, 2007.

(3) René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637, rééd. Flammarion, coll. « GF », 2000.

(4) Georges Hébert, *Le Sport contre l'éducation physique*, 1925, rééd. EP & S, 1993.

(5) Pierre de Coubertin, *Mémoires olympiques*, 1931, rééd. EP & S, 1996.

(6) Claire Carrier, *L'Adolescent champion. Contrainte ou liberté*, Puf, 1992.

« L'EPS, un laboratoire de l'égalité »

À l'école, le sport compte peu dans la moyenne générale. Pourtant, il invite à dépasser les idées reçues et permet aux enfants de se confronter équitablement à soi et aux autres.

Pourquoi enseigner l'EPS (éducation physique et sportive) à l'école ?

L'école est le lieu où, grâce à l'ensemble des disciplines scolaires, les élèves acquièrent une culture commune. L'EPS, discipline obligatoire de la maternelle au lycée, apporte sa contribution spécifique en engageant les élèves dans des projets sportifs et artistiques (danse, cirque) où chacun(e) va « apprendre par le corps et apprendre de son corps (1) ». Autrement dit, c'est en cherchant à se dépasser, à faire des performances, à mettre son corps en jeu, à élaborer des stratégies dans des jeux individuels et collectifs, que l'élève acquiert des techniques, des compétences, des méthodes et par là même une liberté de mouvement et le plaisir de jouer avec les autres. Grâce à ces transformations, il apprend à se connaître, à contrôler ses émotions, à partager avec d'autres camarades. L'école est un milieu particulier : les élèves n'y sont pas volontaires, ils ne choisissent par leur sport, ni leur groupe, ils sont dans l'obligation d'apprendre à jouer filles et garçons, ensemble et à égalité, qu'ils/elles aiment le sport ou non. L'EPS permet donc à la fois une ouverture culturelle et une connaissance de soi. C'est aussi l'apprentissage d'une citoyenneté en acte.

Cet objectif d'émancipation est un sérieux défi pour l'école, tant sont encore grandes les inégalités sociales, inégalités entre filles et garçons, entre milieu urbain et rural.

En quoi l'école réduit-elle les inégalités ?

Je vais prendre l'exemple des inégalités entre filles et garçons. Alors qu'en EPS, l'enseignement est mixte, si l'on n'y prend pas garde, la différenciation filles-garçons reste forte, avec l'idée que les filles ne peuvent pas être aussi sportives que les garçons. Or, le sport a été et est toujours un formidable moyen d'émancipation pour les femmes, qui ont dû se battre pour accéder aux mêmes pratiques que les hommes. Apprendre aux filles à se confronter dans un jeu collectif, à prendre des risques en gymnastique et pas seulement à « faire joli », modifie leur regard sur elles-mêmes ainsi que celui des garçons.

De la même manière, ceux-ci doivent s'autoriser à danser et à exprimer leur sensibilité. L'EPS leur apprend à assumer ensemble des rôles sociaux variés (partenaire, juge, arbitre, spectateur...) qui les aident à échapper aux préjugés et à développer un esprit critique envers les pratiques les plus visibles. Conçue avec cette visée émancipatrice, l'EPS peut être considérée comme un véritable laboratoire de l'égalité et de la mixité sportive (2). Cela suppose, de la part des professeurs, de valoriser toutes les facettes d'une activité. Par exemple, enseigner autant la fluidité que l'énergie en danse, la lecture d'une carte que la vitesse en cours d'orientation, etc.

Concrètement, comment favoriser l'égalité à travers le sport ?

En premier lieu, permettre à ceux et celles qui sont plus timoré(e)s d'acquérir des compétences et des pouvoirs nouveaux : pouvoirs d'agir sur soi, sur le milieu, sur (et avec) les autres. En sport collectif, savoir se placer sur le terrain pour recevoir la balle et savoir marquer des buts sont deux compétences indispensables pour s'intégrer dans le jeu. Pour cela, l'enseignant(e) doit savoir concevoir les groupes. Trop souvent encore, des enfants (souvent les plus forts) « tirent » les équipes, ce qui peut être humiliant pour les derniers et dernières choisies. Si les écarts sont trop grands, des équipes de niveaux peuvent être nécessaires, non pas pour classer, hiérarchiser, mais pour permettre à tout le monde d'apprendre avec plaisir. En EPS, on adapte les règlements. Une analyse historique et anthropologique des sports montre que les règles ne sont pas figées, qu'elles ont évolué au cours de l'histoire. Il est intéressant d'amener les élèves à participer à la construction des règles. Ils comprennent ainsi qu'un jeu n'est intéressant que s'il y a égalité des chances entre les équipes. Les formes de rencontre et de compétition sont conçues pour n'éliminer personne et surtout pas les plus faibles. Par exemple, beaucoup de jeux traditionnels éliminent les perdants (ou les mettent en « prison »). C'est une forme d'exclusion pour les plus faibles, incompatible avec les objectifs de l'école. Là encore, avec un



CLAIRE PONTAIS

Claire Pontais est formatrice à l'ESPE de Caen Basse-Normandie, animatrice du Centre EPS et société. Elle a dirigé plusieurs numéros de la revue Contrepied, notamment « Maternelle, quel EPS ? » (n° 11, octobre 2002) et le hors-série n° 14 consacré à l'enseignement en école primaire (à paraître en décembre 2015).

règlement adapté, l'élève peut apprendre à s'orienter dans le jeu sans se faire attraper.

Mais la compétition est biaisée si les règles ne sont pas les mêmes pour tous ?

Ce qui importe, c'est que le jeu vive, et que tous et toutes aient du plaisir à jouer ! Dans de très nombreux sports, des systèmes d'avantages/handicaps ont été inventés pour que des gens de niveaux différents jouent ensemble (golf, voile...). L'école doit s'en inspirer et inventer ses propres procédés pédagogiques pour éduquer à la compétition. La tolérance et le partage ne sont pas spontanés ! Apprendre à perdre, à s'affronter dans un cadre régulé, à jouer contre (ou avec) un plus fort ou plus faible, à construire un autre regard sur l'adversaire, etc. Tout cela s'apprend ! Certains professeurs sont tentés de masquer la compétition, par bienveillance, mais cela ne l'annule pas. Les élèves peuvent l'exacerber à l'insu de l'enseignant(e). Les contenus risquent d'être aseptisés et fades (3) : courir longtemps sans mesurer son temps ou sa distance n'a pas toujours de sens pour un enfant. Il est nécessaire parfois de permettre aux élèves de s'évaluer (seul ou en équipe) et de rechercher la performance selon des règles préétablies.

Comment les professeurs évaluent-ils l'EPS ? La performance intervient-elle ?

Mesurer le résultat de l'action ou la performance est nécessaire pour aider l'élève à se rendre compte de ce qu'il sait ou ne sait

pas faire, à se situer et à se fixer un projet d'apprentissage. Cette évaluation dite « formative » ne pose pas problème, ni aux élèves, ni aux enseignant(e)s. Ce qui fait débat, c'est l'évaluation qui se traduit par une notation. Alors faut-il noter en EPS ? C'est un problème qui concerne toutes les disciplines, mais il existe une vraie réticence à mettre des « mauvaises » notes en EPS. Pour les enseignant(e)s, la note est secondaire par rapport à l'engagement des élèves dans les apprentissages, au plaisir de pratiquer, aux efforts à fournir. Certains tentent même de minimiser la performance pour prendre en compte le plaisir, le progrès, la maîtrise, l'entraide... En EPS, comme ailleurs, l'évaluation comprend des attitudes à objectiver. Depuis de nombreuses années, l'évaluation fait l'objet d'une intense réflexion professionnelle pour tenter d'apprécier ce qui est réellement enseigné, de proposer des situations révélatrices de « performances scolaires ». Réaliser une figure gymnique, une performance deux fois de suite ou savoir juger un camarade de manière objective montrent des capacités. L'évaluation intègre ainsi trois aspects importants de l'EPS : les apprentissages techniques, les rôles sociaux et les méthodes pour s'entraîner. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MAUD NAVARRE

(1) Carole Sève et Nathalie Gal-Petitfaux, « Les techniques corporelles en éducation physique », in Marc Durand, Denis Hauw et Germain Poizat (dir.), *L'Apprentissage des techniques corporelles*, Puf, 2015.

(2) Voir le dossier « Égalité », *Contrepied*, hors-série n° 7, septembre 2013.

(3) Christian Couturier, « La compétition, un impensé en EPS ? », *Contrepied*, n° 23, mars 2009.



Emma Wood/Getty

Des pratiques

Membres du *Serpentine Swimming Club* lors de leur bain annuel du matin de Noël dans le lac de la *Serpentine* à Hyde Park (Londres).

sportives plurielles

L'ACTIVITÉ PHYSIQUE des Français

65% des Français âgés de plus de 15 ans pratiquent une activité physique ou sportive au moins une fois par semaine, en 2010. 11 % seulement n'en pratiquent jamais.

Les sports les plus courants sont :

- la marche utilitaire et les promenades, hors randonnées (77%);
- la natation (24%);
- le vélo de loisir (22%).

Les femmes marchent plus souvent que les hommes (87% contre 66%), mais les hommes font plus souvent du football (19% contre 2%), de la musculation (12% contre 4%) ou encore du VTT (12% contre 5%).

Les plus de 50 ans préfèrent la marche de loisir et les randonnées pédestres (73% contre 41% des moins de 30 ans); les plus jeunes aussi, mais davantage à des fins utilitaires (30% contre 18% des plus de 50 ans). ■

« Les chiffres clés du sport »

Ministère des Droits des femmes, de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, juin 2014.

EN CLUB

17,6 millions de licences et d'autres titres de participations ont été délivrés en 2012.

45 % des licenciés ont moins de 20 ans (hors clubs ou fédérations scolaires). 37 % sont des femmes. Le nombre de licenciés a augmenté de 11 % entre 2001 et 2011.

On ne pratique pas toujours avec la même intensité. Chaque club se caractérise par un « esprit » partagé par ses membres. Le sociologue Clément Prévitali distingue trois types de relations entre adhérents.

■ **Intimes.** Caractéristiques de ceux qui adhèrent de longue date, ils sont impliqués et attachés émotionnellement à leur club. Ils ont des liens multiples avec les autres adhérents : ce sont des amis, voire des membres de la famille. Ces relations dépassent le cadre restreint du club.

■ **Distanciées.** Des écarts d'âges empêchent de développer des rela-

tions intimes, en partageant des activités hors de la sphère sportive. Ces relations ne se déploient que dans le cadre du club.

■ **Éloignées.** Les membres du club entretiennent des rapports courtois, par politesse, mais s'engagent avant tout pour la pratique d'une activité. Les relations sont peu intenses, l'esprit club n'est pas partagé. Ce sont souvent des femmes qui développent ce type de relation.

Les liens avec le club de sport oscillent constamment entre deux extrêmes : l'intégration, voire la fusion, et l'exclusion. ■

« Les licences et clubs des fédérations sportives agréées en 2012 »

Ministère des Droits des femmes, de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, *Stat-info*, janvier 2014.

« 10 ans de licences sportives (2001-2011) »

Ministère des Droits des femmes, de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, *Stat-info*, août 2013.

LIEN SOCIAL

préservé le dynamisme en milieu rural

Les clubs de sport ont un rôle essentiel en milieu rural : ils entretiennent les relations sociales et la convivialité grâce à la pratique d'activités physiques dans un but avant tout distrayant. Telle est la thèse soutenue par Clément Prévitali. Dans les plus petites communes (moins de 2000 habitants), les clubs sportifs locaux fonctionnent grâce à l'action des bénévoles et les subventions des collectivités locales. Ils assurent l'animation dans les petits

villages avec les rencontres entre clubs ou les compétitions organisées. Autant d'occasions de discuter avec ses voisins, de rencontrer les notables locaux tels les élus, ou encore de vieux amis que l'on ne croise pas en semaine. Bref, selon le sociologue, les clubs en milieu rural jouent un rôle social plus que sportif par les « connectivités » qu'ils créent. ■

• **Le Sport à la campagne**
Clément Prévitali, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015.

MODE DE VIE

(re)donner du sens à l'existence

Pourquoi monter sur un ring ? Pour prendre des coups ? Qu'est-ce qui motive les boxeurs ? Le sociologue Jérôme Beauchez étudie les pugilistes issus de l'immigration dans un club de quartier populaire. En s'intéressant aux coups de poing et au sens que ces jeunes hommes d'origine modeste mettent derrière leur crochet, le chercheur montre que la pratique sportive n'est pas réductible à de la violence gratuite ou de la

rancœur à l'égard de la société qui marginalise. Grâce à une discipline contraignante comme la boxe, impliquant un régime alimentaire et un mode de vie sain, ces jeunes veulent donner du sens à leur existence et échapper à leur sort.

Les pugilistes du quartier populaire ont pour la plupart été confrontés à la « vie pauvre », « cette



Tarp Magnus/Stock/Getty

épreuve chaque jour recommencée des errements parmi les décors grisâtres de la cité, où les envies se brisent sur cet ennui massif que l'enchaînement des petites conneries tente désespérément de tromper», mentionne J. Beauchez. « Tu tournes en rond, tu perds ton temps. Tu sais pas trop où t'en es », explique Chuck, témoin déscolarisé, qui « tient les murs » avec ses « potes ». Au hasard des relations qu'il crée dans la rue, il commet de petits délits, comme les jeunes dans son cas, avant de se rendre compte qu'« au bout du compte, ça n'a pas vraiment de sens ». Au contraire, la boxe fixe des règles, définit un mode de vie, donne une signification à l'existence. Le sport est un moyen de résister à la marginalisation. Devenir boxeur permet à ces jeunes d'utiliser la force première et irréductible de tout être humain, le corps, pour combattre la dévalorisation sociale et, peut-être, pour une poignée, devenir des sportifs professionnels. ■

• **L'Empreinte du poing. La boxe, le gymnase et leurs hommes**, Jérôme Beauchez, EHESS, 2014.

SANTÉ

le sport prescrit par les médecins

Du sport plutôt que des médicaments, c'est le choix opéré par les députés en avril 2015. L'Assemblée nationale a voté un amendement autorisant la prescription médicale d'une activité sportive. Il se base sur le test fructueux réalisé par la ville de Strasbourg depuis 2012, date de lancement de l'expérience « Sport-Santé sur ordonnance ».

À l'origine, un constat : les affections chroniques, de longue durée, comme le diabète, les maladies cardio-vasculaires ou encore l'obésité touchent les catégories sociales les plus modestes, celles qui ont des moyens limités et ne peuvent pas toujours financer la pratique d'une activité physique régulière. La ville de Strasbourg a donc signé un contrat local de santé avec l'Agence régionale de la santé, la préfecture du Bas-Rhin, le rectorat et le régime d'assurance-maladie d'Alsace-Moselle. En trois années, 700 patients se sont vu prescrire du sport. L'objectif est de les inciter à pratiquer une activité modérée, régulière et adaptée à leur état de santé. Muni de l'ordonnance du médecin traitant, le patient rencontre un éducateur sportif de la ville, dédié au programme. Celui-ci l'oriente vers la structure adéquate : des organismes municipaux, des clubs ou des associations labellisées « Sport/santé ».

L'activité est entièrement gratuite, ce qui la rend accessible à des personnes qui en sont très éloignées : « Près de 80 % des bénéficiaires ne savent pas nager ou faire du vélo », explique Alexandre Feltz, médecin de formation et conseiller municipal de Strasbourg, en charge de la santé. ■

• **Revue Sport, santé, bien-être**
Sport en Citoyenneté, n° 23, juin 2013.
• **Ouest France**
10 avril 2015.



Corey Jenkins/Getty/Cultura RM

Bigorexie, quand le sport rend accro

La pratique sportive peut rendre dépendant.

La bigorexie est une maladie du culte de soi

dans une société de plus en plus exigeante et responsabilisante.

Depuis une vingtaine d'années, des articles scientifiques et grand public se concentrent sur la thématique des addictions sans drogues. Au milieu des années 1990, ce concept faisait sourire beaucoup de personnes, mais il a depuis été validé par des recherches internationales (1). On parle régulièrement des problèmes d'addiction au jeu, à Internet et aussi l'addiction au sport, que j'ai eu l'occasion d'évoquer dans des articles scientifiques parus à la fin des années 1990.

L'addiction à l'exercice physique ou bigorexie se distingue des autres. Grâce à ses observations, le docteur William Glasser (2) qualifie cette addiction comme

DAN VÉLÉA

Psychiatre addictologue, il a publié *Toxicomanie et conduites addictives*, Heures de France, 2005.

positive afin de la distinguer des addictions classiques considérées comme négatives - alcool, drogues. Selon lui, la poursuite d'une activité physique (initialement la course à pied, mais par extrapolation on peut inclure la plupart des pratiques sportives) devient une addiction car elle outrepassé l'ennui, la fatigue, la lassitude que peut générer la pratique.

L'obsession d'être « beau »

À l'heure actuelle, le concept est validé tant par des écrits scientifiques que

par les témoignages des sportifs qui se reconnaissent dans la description. Certains facteurs renforcent le côté addictogène de la pratique sportive. La libération de l'endorphine procure une sensation de bien-être (phénomène souvent décrit chez les coureurs de fond et les marathoniens). Le système de récompense dopaminergique (SRD) est activé, comme dans toutes les addictions. L'estime de soi est renforcée. Le sportif prend conscience de ses capacités physiques et d'endurance. Il constate les modifications corporelles liées à son activité physique et s'en satisfait. La crainte obsédante d'être « laid » (dysmorphophobie) est récurrente chez les *body-builders*, par exemple.

Dernier stade de l'addiction, une véritable compulsion apparaît et se développe. Le sportif perd le contrôle de sa pratique physique. Cette dernière dimension s'accompagne d'une autre, majeure dans toute addiction: le phénomène de centration, de focalisation. Le sujet organise sa vie dans un seul but, celui de satisfaire son besoin sportif, de manière répétitive et incontrôlable. Il vit mal toute frustration liée à des contraintes de temps, de santé et surtout familiales et sociales. Toute addiction se caractérise par des changements dans la vie quotidienne. Dans le cas de la bigorexie, le sportif veille à entretenir une alimentation saine, change ses habitudes vestimentaires pour privilégier des tenues confortables et adaptées à ses activités. Les loisirs évoluent. Ils deviennent quasiment tous liés à la pratique sportive (fréquentation frénétique des manifestations sportives, des salons...). Les addicts au sport que nous avons rencontrés décrivent quasi constamment une ritualisation de ces exercices physiques. Une telle pratique a des conséquences sociales. Le partenaire, lorsqu'il y en a encore un, est souvent issu du même milieu pratiquant. L'activité professionnelle peut être délaissée au profit du sport.

La bigorexie s'inscrit dans le contexte culturel de l'hyper narcissisme qui survalorise l'image corporelle et le «culte de la performance (3)». On prend aujourd'hui conscience de l'importance des troubles dysmorphophobiques chez des patients qui présentent une addiction au sport. Ce sont très souvent des joggers ou des *body-builders*. Les Anglo-Saxons appellent «complexe d'Adonis» ce haut degré de pratique sportive résultant des préoccupations liées à son image. La volonté de transformer son corps par l'activité physique confronte souvent l'individu aux limites de ses compétences psychomotrices. Le sportif addict cherche sans cesse la perfection, l'harmonie. À travers cette mise en scène extrême de la performance – il faut rappeler qu'en anglais *to*

Êtes-vous bigorexique ?

Pour diagnostiquer l'addiction physique, plusieurs échelles existent. Dan Véléa propose une adaptation simplifiée d'un classique test pour l'addiction à l'alcool. Le questionnaire consiste à poser quatre questions.

- Avez-vous déjà ressenti le besoin de diminuer votre pratique d'exercices physiques ?
- Votre entourage vous a-t-il déjà fait des remarques au sujet de votre pratique excessive ?
- Avez-vous déjà eu l'impression que vous vous entraînez trop ?
- Avez-vous déjà eu besoin de la pratique sportive dès le matin pour vous sentir en forme ?

À partir de deux réponses positives ou plus, une dépendance est à craindre. ■

perform signifie le dépassement de soi, mais aussi la mise en scène – l'individu se revalorise à ses propres yeux comme à ceux des autres, comblant ainsi son déficit narcissique.

Pour les sportifs qui présentent des signes d'addiction, le sport interviendrait de la même manière qu'un stupéfiant. Ce serait un remède à la souffrance corporelle ou psychique. Ainsi, le sport, pratiqué au quotidien de manière répétitive, empêcherait «la pensée douloureuse». Il l'anesthésierait comme peut le faire l'héroïne. Par exemple, les *body-builders* recherchent des sensations et valorisent les états douloureux conséquences de la contraction musculaire répétitive en anaérobie. Pour les sportifs épuisés, «la phobie de la passivité (4)» nécessite

parfois de se stimuler en recourant à des autoexcitants, comme la prise de produits dopants ou même de drogues.

Sensibiliser le public concerné

Les bigorexiques considèrent souvent le sport comme un moyen de gérer le stress. Ainsi, l'addiction est une forme d'adaptation aux conditions difficiles de vie et aux sollicitations diverses. Face à celles-ci, certains développent une dépendance à des substances psychoactives (l'héroïne, l'alcool, la cocaïne, le cannabis...). D'autres basculent dans des addictions comportementales «silencieuses» (jeu pathologique, addictions sexuelles, cyberdépendance (5), dépendance au travail, sport...). Ces addictions sont le résultat de sollicitations multiples et compétitives. Le sport en particulier permet parfois d'échapper temporairement au *burn-out*, à l'épuisement et d'évacuer des insatisfactions récurrentes. Ainsi, face au stress, certains usagers utilisent un produit ou un comportement comme la pratique sportive, de manière plus ou moins adaptée.

L'addiction à l'exercice physique présente des critères semblables à d'autres conduites addictives. Pourtant, le caractère positif de cette addiction, renforcé par l'encouragement sociofamilial assez récurrent, nécessite une sensibilisation du public concerné: les amateurs des salles de musculation mais aussi des coureurs occasionnels ou des jeunes poussés par leurs parents à pratiquer un sport. ■

(1) Constance Holden, «"Behavioral" addictions.

Do they exist?», *Science*, vol. CCXCIV, n° 5544, 2 novembre 2001, et Marc Valleur et Dan Véléa, «Les addictions sans drogue(s)», *Toxibase*, n° 6, juin 2002.

(2) William Glasser, *Positive Addiction*, 1976, rééd. Harper & Row, 1985.

(3) Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Calmann-Lévy, 1991.

(4) Claire Carrier, «Modèle de l'investissement sportif de haut niveau et risque de lien addictif au mouvement», *Annales de médecine interne*, vol. CLI, n° 2, mai 2000.

(5) Dan Véléa, «La toxicomanie au Web», *Synapse*, n° 144, 1998.



Franco Zecchini/Picturebank

Le vestiaire du centre de formation de l'Olympique de Marseille.

Comment devient-on footballeur professionnel ?

L'aisance d'un Zidane sur le terrain dissimule des années d'entraînement intensif et de sélection. Au-delà de la vocation ou du talent inné, devenir footballeur professionnel, ça s'apprend !

JULIEN BERTRAND

Sociologue, maître de conférences à l'université Toulouse-III, il a publié *La Fabrique des footballeurs*, La Dispute, 2012.

« don » ou de qualités naturelles hors normes. Pourtant, l'accès au plus niveau repose sur un investissement aussi intensif que sélectif. Devenir footballeur professionnel exige un engagement « corps et âme » dès le plus jeune âge sans garantir le succès de cette entreprise.

Une formation intensive

Dans les centres de formation des clubs professionnels, la prise en charge des jeunes aspirants est précoce, extensive et particulièrement intensive. Pour beaucoup d'élèves, l'entrée en forma-

tion correspond à un départ précoce du domicile familial, aux alentours de 13 ans, et à l'intégration dans un internat. Elle est extensive puisque les centres ont non seulement la responsabilité de l'apprentissage sportif mais aussi celle de la gestion de la formation scolaire, du suivi médical et de leurs besoins quotidiens. Enfin, cette formation est intensive car les pensionnaires suivent un programme hebdomadaire dense, qui additionne un match de compétition et quatre à sept séances d'entraînement. Leur vie ressemble souvent à une course où les instants sont comptés et où domine l'impression diffuse de « ne pas avoir le temps ».

La France est progressivement devenue l'un des principaux viviers de joueurs professionnels expatriés dans les meilleures divisions européennes. Les joueurs français constituent le deuxième contingent étranger dans les cinq principaux championnats européens derrière les brésiliens, ce qui correspond à près de 300 joueurs (1). Cette « production » massive de joueurs de haut niveau, loin d'être spontanée, est le fruit d'un système de formation qui opère une sélection drastique et exige une préparation intensive au métier.

Les performances de ces sportifs peuvent donner l'apparence d'un talent inné, d'un

La formation en centre instaure également une situation de concurrence et de compétition systématique qui fait de la performance la condition de survie dans les clubs. Cela se traduit notamment par la pyramide des âges au sein de la formation : en fin de cursus, à 19 ans, les pensionnaires sont près de deux fois moins nombreux qu'en première année. À cet écrémage progressif qui pèse sur le quotidien des apprentis footballeurs s'ajoute l'incertitude qui affecte les débouchés professionnels. On sait, par exemple, que les centres de formation des clubs accueillent environ 1 800 apprentis alors que les trois championnats professionnels français réunissent environ 1 100 « pros ». Selon la Fédération elle-même, les clubs professionnels n'absorbent chaque année qu'environ 75 apprentis issus des centres sur les 250 qui arrivent en fin de formation. Les jeunes footballeurs sont confrontés au paradoxe d'un univers qui requiert un investissement considérable sur la longue durée tout en n'offrant que très peu de garanties d'insertion dans les championnats professionnels.

Une voie d'ascension sociale?

Le football professionnel est en France l'un des sports qui est le plus souvent perçu comme un champ des possibles propice aux « miracles » sociaux et pourvoyeur de cas exemplaires de réussite sociale. Et il réunit, en effet, une « élite » sportive majoritairement d'extraction populaire. Les enquêtes successives sur les apprentis footballeurs situent entre 50 et 60% la proportion des fils d'ouvriers et d'employés. De même, selon les données sur les footballeurs professionnels, ceux issus des catégories populaires représentent environ la moitié des effectifs. Cependant, contrairement à un stéréotype souvent véhiculé, ce type de formation n'accueille pas, en majorité, les jeunes les plus déshérités et relégués sur le plan scolaire. Dans mes enquêtes, ce sont souvent les jeunes issus des fractions les plus stables des catégories populaires qui sont sélectionnés. Ceux ayant connu les situations les plus dégradées (instabilité ou

Une filière d'élite

Les centres de formation des clubs professionnels constituent la voie royale d'accès au métier. Si jusque dans les années 1970 prédomine un mode de formation « sur le tas », la création de ces centres, imposés aux clubs professionnels par la Charte du football professionnel (1973), modifie profondément les conditions d'accès au métier. Aujourd'hui, 32 centres sont agréés et accueillent des jeunes de 15 à 20 ans. Les pensionnaires y suivent une scolarité aux horaires aménagés. Environ la moitié d'entre eux sont sous un contrat de formation avec leur club. Les clubs professionnels se

retrouvent ainsi fréquemment en concurrence pour attirer les meilleurs « espoirs » de la discipline. Par le biais de tests, de multiples observations des performances, ils sélectionnent des jeunes inscrits dans des clubs amateurs, des sections dites « sport-étude » ou en préformation. La Fédération française de football a en effet ouvert, depuis la fin des années 1980, des centres fédéraux de préformation qui préparent de jeunes joueurs (13-14 ans) à l'entrée dans les centres de formation des clubs professionnels. Les clubs professionnels disposent souvent d'une

cellule de recrutement dont les membres scrutent les jeunes les plus performants sur le territoire national. Les recrutements à l'étranger sont rares. La formation est désormais concentrée au sein d'institutions spécifiques et les parcours d'accès à l'élite par des clubs extérieurs à ces instances sont minoritaires, voire marginaux lorsque l'on s'intéresse aux footballeurs les plus réputés. ■ J.B.

Voir Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le Football professionnel à la française*, Puf, 1999, et Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les Footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Hachette, 1995.

précarité économiques liées au chômage, foyer monoparental) semblent moins facilement franchir la série d'épreuves que constitue un tel cheminement sportif. L'instabilité des conditions familiales d'existence nuit fortement aux dispositions à l'effort régulier qu'exige ce type de formation sportive. Les trajectoires des jeunes apprentis révèlent aussi que l'accès à cette formation est très fréquemment associé à une socialisation sportive familiale. Comme dans de nombreuses pratiques artistiques ou sportives où l'accomplissement d'une carrière repose sur une virtuosité acquise précocement, la famille joue un rôle central dans l'initiation. Contrairement à une autre étiquette qui colle à la peau des footballeurs, ces écoles du métier ne réunissent pas les jeunes les plus en rupture avec l'école. Si pour certains, la formation footballistique joue le rôle d'une voie de refuge symbolique face

aux échecs scolaires, il ne s'agit, dans mes études, que d'une minorité. D'ailleurs, selon une enquête menée en 2008 pour le syndicat des joueurs (l'UNFP) auprès des « pros », environ la moitié d'entre eux seraient bacheliers ou diplômés du supérieur. Mes recherches au sein de centres montrent toutefois l'impact de cet engagement précoce sur les orientations et les performances scolaires. Lorsque ces jeunes progressent dans le cursus, le football vient concurrencer de plus en plus fortement le travail scolaire. Alors que le nombre d'entraînements augmente sensiblement, que les joueurs salariés deviennent rapidement majoritaires, les enjeux sportifs tendent à s'imposer malgré l'incertitude de ce devenir. ■

(1) Voir les différents rapports de l'Observatoire du football du Centre international d'étude du sport (CIES).



Londres, Stamford Bridge, 17 mars 2015. Nasser al-Khelaifi, président du PSG, célébrant la victoire contre Chelsea en Ligue des champions.

Matches de foot, le recul de l'aléatoire

Mercato d'hiver, rachat du PSG par le Qatar...

Face à la financiarisation du foot, les « petits poucets » peuvent-ils encore espérer vaincre les clubs les plus riches ?

CHRISTIAN BROMBERGER

Professeur d'ethnologie à l'université de Provence où il dirige le Laboratoire d'ethnologie méditerranéenne et comparative, il a publié, entre autres, *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, MSH, 2001.

Ce qui donne son piment spécifique au spectacle sportif, c'est – faut-il le rappeler ? – l'incertitude du résultat. Contrairement au film ou à la pièce de théâtre, et sauf sombre manigance, les jeux ne sont pas ici déjà faits avant la représentation. C'est là l'une de leurs propriétés dramatiques singulières. Si l'aléatoire n'est plus au rendez-vous, la compétition devient terne et les spectateurs sombrent dans l'ennui. Norbert Elias peut, à juste titre, opposer le « *Scylla d'une victoire précipitée* (la confrontation est trop inégale) au *Charybde d'un match nul* » sans rebondissement.

Arrêtons-nous sur la confrontation trop inégale dans les championnats de football. Depuis une trentaine d'années, l'incertitude compétitive a régressé au point

de quasiment disparaître. Ce recul de l'aléatoire tient largement à la disparité des budgets. Sans doute dans l'histoire du football professionnel, les ressources des clubs n'ont jamais été égales, mais l'écart s'est considérablement creusé dans les dernières décennies. Que s'est-il passé ? En France, une série de lois en 1984, 1992, 1999, 2012 a entériné le passage du statut associatif des clubs au statut de société commerciale, cette dernière formule permettant d'associer des actionnaires et de gérer des budgets importants. Ces budgets ont en effet

augmenté de façon considérable. Le total des recettes des clubs de division I était équivalent à 6 millions d'euros en 1970 ; il passe à 202 millions en 1990, à 1 milliard d'euros en 2011, à 1,4 milliard en 2014-2015.

L'inégalité croissante entre les budgets

Des investisseurs fortunés ont permis cet accroissement spectaculaire des budgets. Ce ne sont plus les patrons d'industries locales de naguère, voire les patrons des médias et de l'édition des années 1980, mais des propriétaires qui n'ont plus de lien avec la localité où le club a son siège. Faut-il citer Nasser al-Khelaifi, président du Paris-Saint-Germain (PSG) dont le Qatar Sports Investment est devenu le principal actionnaire ou

encore Dmitri Rybolovlev à la tête de l'AS Monaco? Ces magnats de la finance investissent des sommes considérables, non pas pour faire des profits, mais pour valoriser leur image personnelle, celle de leur entreprise, voire celle de leur pays. À cette disparité des investissements s'ajoute celle des droits télévisés. La création de Canal+ en 1984 et la privatisation de TF1 en 1987 ont engendré un climat concurrentiel qui, joint à la popularité croissante du football, a entraîné une augmentation massive de ces droits. En 1984-1985, ceux-ci s'élevaient, en France, à l'équivalent de 2 millions d'euros; ils passent à 122 millions en 1998-1999, à 600 millions en 2006-2007, à 748,5 millions annuels pour la période de 2016-2020. Ce qui représentait moins d'1% du budget d'un club en 1980 représente aujourd'hui plus de 60%. Encore faut-il savoir que tous les clubs ne profitent pas également de cette manne.

Quand le « petit » peut-il manger le « gros » ?

Comme dans *La Ferme des animaux* de George Orwell, certains sont « plus égaux que les autres ». Il y a une part fixe distribuée à chaque club, puis un montant plus ou moins important selon le classement actuel de l'équipe, son classement pendant les cinq dernières saisons et, enfin, sa notoriété. Marseille, Lyon, Lille, le PSG encaissent des sommes bien supérieures que Reims ou Lorient. On est donc entré dans un cycle de « télédépendance » favorisant les plus cotés, les plus nantis. Les disparités d'investissements et de droits télévisés creusent les écarts budgétaires entre les clubs. Jugez du peu: en 2014-2015, le PSG dispose d'un budget de 490 millions d'euros, l'AS Monaco de 160 millions, l'Olympique lyonnais de 115 millions, Caen de 26 millions, Guingamp de 25, Bastia de 22. Compare-t-on désormais des équipes pour leurs choix tactiques respectifs, pour leurs vedettes de niveau sinon équivalent, du moins comparable, ou compare-t-on des budgets, les clubs les mieux dotés étant certains de l'emporter? Ce recul de l'incertitude compétitive a été en outre favorisé par deux innova-

La revanche de l'aléatoire

Seuls les matchs à élimination

directe ou encore ceux entre équipes nationales (où l'on doit compter sur les seuls enfants du pays, qui, souvent, n'ont pas l'habitude de jouer ensemble) laissent une large place à l'aléatoire. Qui aurait parié sur Guingamp, vainqueur de la Coupe de France en 2014? Les compétitions entre équipes nationales peuvent aussi déjouer les prévisions des organismes spécialisés, se trompant pourtant rarement quand il s'agit d'évaluer les chances des clubs dans leur propre championnat. Ainsi, avant le Mondial de 2014, l'Observatoire du football du Centre international d'étude du sport annonçait « qu'il sera extrêmement difficile de marquer contre le Brésil. En effet, Thiago Silva, Dante, Dani Alves, Maxwell, Marcelo et Maicon sont aux premières places des classements pour leur poste respectif. » La victoire de l'Allemagne sur le Brésil (7-1) a infirmé ce pronostic. Quant à l'Espagne, elle faisait presque figure de favori. « L'Espagne, poursuivaient les analystes, peut compter sur un effectif plus complet (que le Brésil). Au moins un joueur espagnol est en effet présent dans le top 10 pour chaque poste. » L'Espagne, elle non plus, n'a pas répondu à ces attentes. L'erreur ne venait-elle pas de la prise en considération des performances des clubs où opéraient ces joueurs? Elle nous rappelle aussi que le football est un sport collectif où la cohésion du groupe compte tout autant que les talents individuels. ■ c.a.

tions, l'arrêt Bosman en 1995 et l'instauration d'un *mercato* d'hiver en 1997. L'arrêt Bosman a supprimé, en accord avec la législation européenne, la limitation du nombre de joueurs par équipe ressortissant d'autres États membres de la communauté; cette liberté contribue à creuser l'écart entre clubs plus ou moins bien dotés. Acquérir des vedettes au coût exorbitant est le privilège des clubs disposant de droits télévisés élevés et détenus par les magnats de la finance. La possibilité de rectifier ses erreurs, de bénéficier, pour ainsi dire, d'une session de rattrapage, de se renforcer est également le privilège des mieux nantis, grâce au *mercato* d'hiver. Dès lors, la compétition est jouée d'avance et les organismes spécialisés peuvent prévoir, sans risque d'erreur, le classement du championnat en fin d'année, du moins pour les premières places. L'incertitude ne demeure plus que dans les matchs à élimination directe dans les Coupes nationales où, contre toute attente et sur une seule confrontation, le « petit » peut dominer le « gros » ou dans les phases finales des grands tournois: Mondial, Championnat d'Europe des nations, Ligue des champions... (*encadré ci-contre*); dans ce dernier cas, des clubs richement dotés s'affrontent, pour ainsi dire, à armes égales. Mais les Coupes nationales, naguère des épreuves phares, sont boudées par les grands clubs et par les organismes européens, sans doute parce que la place qu'y occupe l'aléa est trop importante.

À l'échelle des championnats nationaux, si les clubs continuent d'afficher de telles disparités budgétaires, le jeu perdra en incertitude et en intensité dramatique, sauf pour les matchs opposant des équipes disposant de moyens similaires. En effet, si le football passionne, ce n'est pas seulement parce qu'il permet de célébrer des identités données ou rêvées, symbolisées par l'équipe que l'on soutient; c'est aussi parce qu'il nous rappelle le rôle que tient l'aléatoire dans la réussite ou l'échec, sur le terrain comme dans la vie. ■

Les supporters, de la passion à la haine

**On ne devient pas un supporter violent par hasard. Comment l'éviter ?
Les mesures adoptées ne sont pas toujours les plus efficaces..**

A un an de l'Euro 2016, les actes de violence à l'occasion des compétitions sportives semblent se multiplier. En février 2015, on note des incidents racistes en parallèle de la rencontre opposant le PSG à Chelsea, des affrontements entre policiers et supporters de Feyenoord à Rome, la suspension du championnat grec en raison des violences, les bagarres dans les tribunes à l'occasion de la rencontre Kiev-Guingamp... Cela s'ajoute à la mort d'un supporter de l'Atletico de Madrid en novembre 2014, aux violences provoquant l'arrêt du match Arsenal Sarandi contre Aldovisi en Argentine en mars dernier, les agressions de joueurs en Turquie, le match Monténégro-Russie interrompu le 27 mars dernier, sans compter les nombreuses violences entre spectateurs dans le football amateur français. Si ces exemples ne sont pas tous du hooliganisme, ils témoignent de la manière dont la passion peut se transformer en provocations, en affrontements et en haine.

Identités individuelles et collectives

Trop souvent, le hooliganisme est caractérisé par son expression finale : la violence ou les destructions de biens et matériels. L'utilisation d'une définition aussi restrictive interdit d'examiner la dynamique d'apparition des violences ; élude les mobiles individuels ou collectifs et la construction des « carrières » hooligans ; empêche d'observer les stratégies d'adaptation au contrôle social. Le hooliganisme est d'abord la dérive extrême du supportérisme passionnel (1). Dans chacun des groupes, le soutien inconditionnel à

DOMINIQUE BODIN

Sociologue, enseignant à l'université Rennes-II, il a publié, avec Gaëlle Sempé, *Éthique et sport en Europe* (Conseil de l'Europe, 2011).

l'équipe se double d'une volonté de se comparer et classer : sportivement, en fonction de l'histoire de l'équipe qu'ils soutiennent, à travers la qualité du soutien ou, encore, leur nombre d'adhérents. Tout est prétexte à différenciation et dévalorisation des autres (2). Devenir supporter correspond souvent à la sortie de l'adolescence. En intégrant le groupe, les jeunes se trouvent confrontés tout à la fois à sa culture, à la défense de son identité, à son organisation et à leur propre construction identitaire. Le hooliganisme s'inscrit dans un processus d'acculturation (3). La violence est un élément intégrateur au groupe qui permet de passer du rang d'anonyme à celui de membre reconnu et participe à construire l'identité collective (être nombreux, forts, ne reculant jamais, voire invaincus) tout autant qu'elle permet à ces jeunes de

construire une identité individuelle valorisante (je suis capable de) et valorisée aux yeux des autres (4). Les comportements hooligans peuvent être assimilés aux « carrières » déviantes et délinquantes : adhésion à un groupe, première expérience de la violence, nécessité de faire ses preuves, trouver du plaisir dans la violence, renouveler l'expérience..., en faire une carrière à long terme (5).

Se dégage ainsi le supporter violent occasionnel en réaction à un danger ou pour défendre son groupe du hooligan violent de manière chronique. Cela n'empêche nullement le hooligan d'aimer le football et son club. La violence est, pour lui, un moyen supplémentaire, voire le moyen le plus efficace, de supporter son équipe, d'acquiescer une reconnaissance et d'asseoir son identité. Le point commun des hooligans n'est en aucun cas l'appartenance, puisqu'ils sont issus de toutes les couches sociales (6), pas plus que la « jeunesse », même si le plus grand nombre a entre 18 et 25 ans, mais le recours à la violence.

De nouveaux risques à prendre en compte

Au-delà du hooliganisme, tel qu'on le connaît aujourd'hui, il faut s'interroger sur des formes de violences qui risquent de faire jour dans ou aux abords des stades. Le drone qui a survolé le stade, en portant un drapeau nationaliste albanais, lors du match Serbie-Albanie en octobre 2014, constitue un avertissement. La sécurisation des stades ne peut se limiter à éliminer les supporters potentiellement violents au bénéfice de publics plus familiaux dans une logique consumériste. Tout comme il doit aussi assumer les comportements passionnels qu'il a engendrés en mettant en place de réelles politiques de prévention à destination des jeunes, le football doit aujourd'hui se pencher sur des procédures de surveillance plus efficaces. ■ D.B.



Supporters de l'AC Fiorentina au stade Artemio-Franchi de Florence (Italie).

Le contrôle social comme catalyseur

Longtemps, les politiques qui ont prévalu dans la plupart des pays européens ont fermé les yeux face à ces violences entraînant un contexte d'anomie, du moins de « désorganisation sociale » ferment et catalyseur d'actes toujours plus violents. Il faudra le drame du Heysel en 1985 ou le lynchage d'un policier dans la tribune Boulogne en 1993 pour que des mesures soient prises (7). Le contrôle social mis en place – que ce soient les aspects légaux (Convention européenne, lois et décrets nationaux), policiers (constitution de fichiers, échange d'informations au niveau des polices européennes, *spotters* ou observateurs...) ou réglementaires et organisationnels (périmètres de sécurité, palpations, vidéosurveillance, règlements intérieurs) –, loin de canaliser les violences, a provoqué l'émergence de nouvelles formes de hooliganisme, les *casuals* et les indépendants, et déplacé les violences loin des stades. Être *casual*, c'est limiter les risques d'être contrôlé. Se dire indépendant ne revient ni à ne pas appartenir à un groupe de

supporters, ni même à ne pas le fréquenter. Les uns et les autres partagent les mêmes valeurs, certains étant le bras armé des autres. Dans tous les cas, si les indépendants sont arrêtés, les associations clameront haut et fort qu'ils ne font plus partie du groupe. Le fait que les violences se passent loin des stades ne justifie en aucun cas que les hooligans soient, comme l'affirment les dirigeants du football, extérieurs à ce sport qu'ils connaissent parfaitement, aiment et soutiennent d'une manière inconditionnelle, allant jusqu'à la violence (8). Dès lors, dénombrer les hooligans se révèle impossible. Les interdits de stade (un peu plus de 300 en France en 2014) ne le sont pas tous pour violences et ceux qui sont pris ne sont ni les plus nombreux ni les plus dangereux, seulement ceux qui n'ont pas su s'éclipser à temps ou se dissimuler suffisamment. Le hooliganisme est au football ce que le crime passionnel est à la passion amoureuse : un excès et une perte de sens dans lesquels s'enracinent les comportements outranciers dopés par la construction des identités individuelles et collectives. ■

(1) Voir J.A. Harrington (dir.), « A preliminary report on soccer hooliganism to Mr Denis Howell, Minister of sport », 1968, et Kris Van Limbergen *et al.*, *The societal and the psycho-sociological background of football hooliganism*, 1988.

(2) Christian Bromberger, *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, MSH, 2001.

(3) Voir Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, 1963, rééd. Métailié, 2012, et Maurice Cusson, *La Délinquance, une vie choisie. Entre plaisir et crime*, Hurbise HMH, 2005.

(4) Dominique Bodin et Luc Robène, « Hooligans, casuals, indépendants. Decivilisation or rationalisation of the activity? », *The International Journal of the History of Sport*, vol. XXXI, n° 16, 2014.

(5) Dominique Bodin *et al.*, « Une étape particulière de la carrière hooligan : la sortie temporaire du groupe », *Déviance et Société*, vol. XXXVII, 2013/1.

(6) Voir Y. Taylor, « Class, violence and sport. The case of soccer hooliganism in Britain », in Hart Cantelon et Richard Grueau (dir.), *Sport, Culture and the Modern State*, University of Toronto Press, 1982, et Dominique Bodin *et al.*, *op. cit.*

(7) Dominique Bodin, Rodrigo Pardo, Javier Duran et Sophie Javerhiac, « Football et contrôle social? Regards croisés franco-espagnols d'une (dé) réglementation de la violence des foules sportives », *Cahiers de la sécurité*, n° 11, juin 2013.

(8) Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, 1991, rééd. Hachette, 2011.

Politiques et sportifs : le ticket gagnant ?

Le métier politique se marie souvent avec le sport,
mais ils ne font pas toujours bon ménage !

CLÉMENT ARAMBOUROU

Docteur en science politique, chercheur associé au centre Émile-Durkheim (IEP-Bordeaux), il est l'auteur d'une thèse intitulée « Les masculinités du métier politique. Contribution à l'étude de la production du genre en politique au temps de la parité », soutenue en 2014 à l'université de Bordeaux.

Norbert Elias (1) a montré le lien entre la genèse du sport et celle de la politique parlementaire. Ces deux phénomènes ont une même origine: la transformation de la structure du pouvoir dans la société anglaise du 18^e siècle. Les rivalités entre *Whigs* et *Tories* (membres de l'aristocratie et membres de la *gentry*) sont alors caractérisées par un équilibre des forces et le souvenir des exactions de la guerre civile. Cette situation contraint les individus appartenant à ces factions à contenir leur violence, ce qui se traduit par la formation d'un nouvel *habitus*, la

compétition pacifiée, qui s'exprime aussi bien dans les affrontements électoraux que dans les sports auxquels ces hommes des classes supérieures s'adonnent. Mes recherches consacrées au métier politique, en particulier dans le Sud-Ouest de la France, montrent que ces

liens perdurent. Par exemple, pour illustrer la ténacité nécessaire et la précarité inhérente à la condition d'homme politique, le député européen et ancien ministre Alain Lamassoure (UMP) déclare: « *Le grand tennisman suédois Björn Borg qui avait un jeu uniquement défensif aimait la formule: "Pour gagner un match de tennis, il suffit de faire passer la balle au-dessus du filet une fois de plus que l'adversaire." Et au fond, en politique, c'est pareil.* »

Réussite individuelle et esprit d'équipe

Pourtant, les anciens professionnels du sport peinent à se reconvertir dans la sphère politique (2). Certes, la notoriété offre une large reconnaissance et de nombreuses connaissances utiles. Mais ces sportifs en politique sont soumis à des appréciations exigeantes. Ils risquent en permanence de se voir réassigner à leur condition initiale. Si cette dernière offre un avantage pour entrer en politique, elle reste un handicap pour faire carrière, d'autant plus que ces sportifs ont toutes les chances d'avoir intériorisé leur



Domont (Val-d'Oise), 12 avril 2012. Le ministre des Sports et de la Jeunesse et ex-judoka David Douillet, en compagnie du président de la République Nicolas Sarkozy et du député du Val-d'Oise Jérôme Chartier, lors d'une rencontre avec de jeunes sportifs du Stade omnisport des Fauvelles (Domont).

Élodie Gagnier/Rea

illégitimité au vu des critères de compétence politique. C'est ce que montre la trajectoire de Bernard Laporte (UMP).

Ce dernier fut secrétaire d'État aux Sports de 2007 à 2009. Vite entré en politique, il n'a pas de légitimité électorale ou de réseau partisan, donc peu de ressources politiques propres. Il est contraint à une remise de soi vis-à-vis du président de la République et de sa ministre de tutelle, Roselyne Bachelot. Lâché par Nicolas Sarkozy, il est condamné à sortir du gouvernement aussi rapidement qu'il y était entré. Un temps pressenti, il ne parvient finalement pas à s'imposer sur la liste UMP lors de l'élection régionale de 2010 en Aquitaine.

En revanche, le recrutement de sportifs apporte une réelle plus-value à l'équipe politique qu'ils a cooptés. La liste menée par Jean Lassalle (MoDem) à l'occasion de l'élection régionale en Aquitaine de 2010 a été notamment remarquée par la présence du footballeur Marouane Chamakh, du basketteur Thierry Gadou et du rugbyman Fabien Gelez. «*Le sport remplit des fonctions symboliques et produit des figures de la communauté d'appartenance, de l'excellence individuelle et de la réussite (3)*», fonctions potentiellement utiles en politique. Les sportifs recrutés symbolisent à la fois la réussite individuelle et l'esprit d'équipe, thématiques qui entrent en résonance avec une ligne centriste et un héritage démocrate-chrétien caractéristiques de cette liste MoDem. La trajectoire sociale de M. Chamakh, issu d'un milieu modeste et titulaire de la double nationalité franco-marocaine est particulièrement soulignée: elle est un exemple des vertus de l'effort. C'est encore l'identité régionale qui est symbolisée par ces sportifs locaux. L'identité de région créée par décision politique ne va pas de soi. Le sentiment d'appartenance et l'image du territoire d'élection doivent être produits et entretenus par ses représentants. Les liens entre les sportifs recrutés et des clubs comme les Girondins de Bordeaux, l'Élan béarnais Pau-Orthez et le SU Agen permettent de couvrir une bonne partie du territoire régional et d'activer des

sentiments d'identification en raison de la notoriété de ces personnages. Le rugby joue un rôle particulier: il symbolise l'identité d'une large région Sud-Ouest à laquelle appartient l'Aquitaine. Le sport est aussi bien évidemment un gage de proximité, position aujourd'hui particulièrement recherchée en politique. En montrant sa commune passion pour le sport, le personnel politique contrecarre les critiques soulignant sa rupture avec les citoyens ordinaires.

Le sport saisi par les politiques

Symbole d'appartenance territoriale, le sport participe aussi à l'identité masculine en politique. N. Sarkozy a particulièrement investi les mises en scènes de ses pratiques du footing lui permettant d'incarner une présidence rénovée (4). En contrepoint, on peut prendre l'exemple de Michèle Alliot-Marie diffusant avec parcimonie ses images de ministre de la Défense astreinte à une discipline sportive pour pouvoir suivre les troupes en déplacement.

Les établis de la politique recourent à un autre domaine d'activité afin de renouveler les supports de légitimité sur lesquels ils s'appuient. La prise gagnante fonctionne quand le sport est saisi par les professionnels de la politique et non pas quand des sportifs tentent de retourner les règles du jeu politique à leur avantage. ■

(1) Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, 1986, trad. fr. Fayard, 1994.

(2) Voir Christian Le Bart, «David Douillet et Bernard Laporte: les limites de la conversion de la gloire sportive en ressource politique», communication au congrès de l'AFSP, Strasbourg, 2011, et Igor Martinache, «Les entrées de sportifs en politique, entre réinvestissement et occultation», journée d'étude sur «La mobilisation du capital sportif», université Paris-IX, Irisso, mars 2011.

(3) Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, 6^e éd., La Découverte, coll. «Repères», 2011.

(4) Catherine Achin et Elsa Dorlin, «Nicolas Sarkozy ou la masculinité mascarade du Président», *Raisons politiques*, n° 31, 2008/3.

BIBLIOGRAPHIE

LE HOOLIGANISME

Dominique Bodin, Puf, coll. «Que sais-je?», 2003.

TRAITRES À LA NATION?

Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud

Stéphane Beaud, La Découverte, 2011.

ÉCONOMIE DU SPORT

Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gouguet, 3^e éd., La Découverte, coll. «Repères», 2012.

LA TYRANNIE SPORTIVE

Théorie critique d'un opium du peuple

Jean-Marie Brohm, Beauchesne, 2006.

FOOTBALL, LA BAGATELLE LA PLUS SÉRIEUSE DU MONDE

Christian Bromberger, Bayard, 1998.

SOCIOLOGIE DU SPORT

Jacques Defrance, 6^e éd., La Découverte, coll. «Repères», 2011.

PSYCHOLOGIE DU SPORT

Didier Delignères, Puf, coll. «Que sais-je?», 2008.

PETITE PHILOSOPHIE DE LA COURSE À PIED

Avec le souffle des pensées anciennes

Jean Delord, éd. François Bourin, 2014.

ÉCONOMIE DU FOOTBALL PROFESSIONNEL

Bastien Druil, La Découverte, coll. «Repères», 2014.

SOCIOLOGIE DU SPORT

Pascal Duret, 3^e éd., Puf, coll. «Que sais-je?», 2015.

JE HAIS LE FOOT

Claude Javeau, Le Bord de l'eau, 2015.

ÊTRE UNE FEMME DANS LE MONDE DES HOMMES

Socialisation sportive et construction du genre

Christine Mennesson, L'Harmattan, 2005.

PETITE PHILOSOPHIE DU SURF

Frédéric Schiffter, Atlantica, 2014.

PETITE PHILOSOPHIE DU RUGBY

Thierry Tahon, Milan, 2005.

REVUES

HISTOIRE DU SPORT

Thierry Terret, 4^e éd., Puf, coll. «Que sais-je?», 2013.

EP&S

Pour les enseignants et les professionnels de l'éducation et du sport

REVUE EUROPÉENNE DE MANAGEMENT DU SPORT

SCIENCES SOCIALES ET SPORT

STAPS

Revue internationale des sciences du sport et de l'éducation physique